

— *L'Hérald* a fait une mort digne de sa vie. Il s'est englouti dans *l'Industriel*. . . . Mais son fameux *Dictionnaire d'Amour* ! qui nous le donnera ? . . . Je demande le *Dictionnaire d'Amour* ! je veux le *Dictionnaire d'Amour* ! Amour de journal, va, tu as été bien amusant, — et bien indépendant surtout !

— On raconte l'histoire suivante. — Un célibataire, habitant Montpellier depuis quelque temps, rencontrait parfois une jeune maîtresse de pension, à laquelle il adressait des regards passionnés, et — chose étonnante pour qui connaît la classe des maîtresses de pension, — celle-ci paraissait répondre à ses sentiments, tant et si bien, que le célibataire se décida à une démarche décisive. Il se présenta chez sa Dulcinée. Un pen étonnée d'abord en voyant son adorateur chez elle, elle se remit bientôt, et lui demanda, comme si elle ne l'avait jamais vu, ce qui lui procurait l'honneur de sa visite.

« Mademoiselle, dit-il, il est possible que je me marie bientôt ; et . . . d'après cela . . . j'en aurai sans doute au premier jour une jolie petite fille à vous confier. . . . Je voudrais m'entendre avec vous sur les conditions. »

« Très-bien, répondit la jeune personne avec le plus grand sang-froid ; — soyez sûr, Monsieur, que je vous suis très-obligée. Mais revenez ce soir . . . nous causerons . . . au coin du feu. Je retourne à ma classe. »

La partie s'annonçait belle pour le célibataire. Il eut bichonna, se pommada et arriva de bonne heure. Il était déjà attendu, mais une charmante enfant dérangeait ses calculs pour le tête-à-tête qu'il avait eu pouvoir se permettre. Que faire ? Il *causa*, il causa de cette gracieuse petite fille que, debon cœur, il envoyait à tous les diables. Il la caressa, le traita ! . . . il l'embrassa, lui promit des bonbons, et — son destin le poussant — demanda à qui elle appartenait.

« Eh ! quoi, lui dit malicieusement son interlocutrice, n'est-ce pas celle que vous voulez confier à mes soins ? »

Le célibataire cligna de l'œil et sourit. A ce moment une jeune femme entra.

« Tenez, voilà sa mère, dit l'autre. »  
Qui fut penand ? ce fut mon courreur d'aventures. L'enfant était à lui ; il avait séduit la mère, dans une ville voisine, et l'avait abandonnée, — comme de juste.

Il y eut là une grande scène ; mais enfin, comme il n'y a pas de cœur qui ne puisse s'amollir, l'affaire s'arrangea. Le célibataire réparera ses torts, en cessant de l'être, et la maîtresse de pension, cette fine mouche, deviendra sa *belle-sœur*.

Je vous ferai part du mariage, quand il aura été célébré.

**RICHÈSSA E PAUDIÈYRA.**

*A moum jouyné amie CYPRIEN ALFAUD, ouvrié.*

Efan dél poplé, as bél d'una vouné liada  
Canta lous vers que l'èspoulsa moué luth ;  
Sios ignouart. N'as pas d'aco que tinda . . .  
L'argent és hioy la plancha dé salut.

Lou bizanét éscarougnou la séda.  
Quan és éscu, per fa veuré qu'és clà,  
L'homme dél jour caréssa la mounéda.  
Ambé lou riché anén pas nous mescéla.  
Té, prén un iouu, tomba lou sus la péyra ;  
Ou prén la péyra é tomba lou sus l'ouou ;  
L'ouou séra dupa . . . antil és la paoudièyra  
Prés dés talous flau moussé fach dé nouou.  
E fac la man parada dél pèl iououn,  
Dins douz journal's . . . o sachut nous rasclà,  
L's qué lou mèstré ara remplaça l'ououno,  
Ambé lou riché anén pas nous mescéla.  
Cauris sé vos lou mouné dé tout éygré,  
E tacha noumés dé lou préném adare ;  
Lertout veyras, oy, veyras qué péceayré,  
Lou gran és tout, é lou pichot paré,  
Sé lou mépris, pus salé qué la bouza,  
A nostra face és véngut réjiscéla ;  
N'o pas tacat nostra ama gèncrousa.  
Ambé lou riché anén pas nous mescéla.

Hioy, l'ouplouéca à sous plásés se borna,  
Quand la paoudièyra baléna sous accous,  
Commua un affroum aquésta prén l'oumourna,  
Et lou dinic qué récap és sans couu.  
E l'ouplouéca es toujour risouéytra,  
Cé qu'o pas fach dis qu'ou vèn de biàclà :  
Pioy méscounouy cé qué fo la paoudièyra.  
Ambé lou riché anén pas nous mescéla.

Lous noums d'Alfaud, dél taralié Peyrottas,  
Prés d'autres noums n'ouvioussé pas fach écho ;  
Mais atabé notrés compatriotias  
En nous plangéou ouo bisquat sous aco.  
Tout riché és *Blat*, é tout paouré és couvoulà . . .  
Dél camp dé glouéura avén vist nous saouéli ;  
Lou broudégnin sé crèy may qué la groula.  
Ambé lou riché anén pas nous mescéla.

Canta pa-mèns, éfan dél travayillayré,  
Fay ressouindé l'atelié dé nous vers,  
Oy, canta, canta, é l'ouvré notré frayré  
Séro bressat al bruch dé tous caucérets,  
Per l'èpoussa (é ma mousa l'alfouanta !)  
Nous l'èyssén pas toutes déous aruclà ;  
Mais al terrén dounné dé qué voulaonta.  
Ambé lou riché anén pas nous mescéla.

Riché toujours és riché, é paouré és paouré.  
Paouré o la pié, é riché lou rémor.  
Cadun souu lot, Cal qué lou dèstin houé  
Avan lous réndré égals après la mor.  
Oh ! quan lou temps nous dire : « Bous cal jeyré ! »  
Qué dé sa dailha éi vendro nous asclà ;  
Pichots qué s'en ! la mau dél l'entaryé,  
Ambé lous grands anaro nous mescéla !

J.-A. PEYROTTE, *Poitier.*



Oedipe à Colonne. — Les Huguenots. — Un mot sur les larmes de Mme Faye.

**M**onsieur je vous dis que les jeunes gens de l'époque n'ont pas le sens commun. — Vous êtes fort singulier, Monsieur, je suis ici depuis 8 heures, et j'ai payé le droit de bailler. — C'est une chose que je ne supporterai pas, *Sacchini* était le premier compositeur de son siècle, sa musique est gracieuse, intéressante, remplie de noblesse, et ne serait-ce que par respect pour la mémoire de cet illustre, vous devriez écouter et être enchanté. — Mais, Monsieur, lorsque *OEdipe* a été représenté pour la première fois à Versailles en 1785, il y a eu beaucoup d'opposition dans la salle. — C'étaient des ennemis personnels, Monsieur, voyez depuis que j'ai entendu siffler *Achébar* et *Femme et Maîtresse*, je ne crois plus à la justice des sifflets. — Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bon soir, je profite du moment où plusieurs personnes s'en vont, pour aller me coucher

\* *Le Courrier du Midi et l'Echo de Lodève.*  
\*\* Ivoire.

aussi, mon traversin me sourit beaucoup plus que votre baryton M. *Martin* dans le rôle de *Thésée*.

Ce Monsieur se retira et beaucoup de gens avaient fait comme lui, c'est qu'en effet, la musique d'*OEdipe à Colonne*, quelles que soient d'ailleurs ses qualités, n'est plus du goût de l'époque actuelle. M. *Garbet* et Mlle *Julien* ont été souvent applaudis, celui-là dans rôle d'*OEdipe*, celle-ci dans le rôle d'*Antigone*. L'opéra a été sifflé d'une manière presque unanime, on devait s'y attendre.

La représentation des *Huguenots* aurait été fort monotone jendé soir, si un petit incident n'était venu égayer les rares spectateurs qui se trouvaient dans la salle. Mme *Faye* qui était chargée du rôle de *Marguerite*, se figurant que quelques personnes peu éloignées de la scène, s'amusaient à ses dépens et la contre-faisaient, se fâcha tout rouge, fronça le sourcil, se prit à pleurer, et déclara à M. le commissaire de police que si l'on continuait ainsi, elle ne chanterait pas : certains ajoutent que la timide Mme *Faye* appela deux fois sa *maman*. . . . Ne payant pas entendu, nous ne pouvons pas l'affirmer. Quoi qu'il en soit, nous invitons notre légère *prima donna*, à ne pas renouveler ces petites manières, elle pourrait avoir à s'en repentir ; d'ailleurs, je ne sais pas, Messieurs, si vous avez fait la même remarque que moi, mais Mme *Faye* ne me semble pas jolie quand elle pleure.

**CORRESPONDANCE.**

Paris, 1<sup>er</sup> mars 1813.

MONSIEUR,  
En parcourant un numéro de votre Journal, j'ai lu cette phrase :

« La dernière production de M. *Guillard* a été moins malheureuse que ses devancières. C'est affirmation se rapportant sans doute à *Femme et Maîtresse*, permettez-moi, Monsieur, de la relever comme une erreur que rien ne peut justifier.

Le théâtre du vaudeville a représenté *Femme et Maîtresse*, et cet ouvrage a réussi complètement ; j'y jouais un rôle important, et quant je suis venu proclamer l'auteur, des applaudissements unanimes ont accueilli le nom de M. *Leon Guillard*. — J'ajouterais encore, comme un fait des plus concluants, que la pièce jouée le 8 juin, avait déjà le 30 vingt-et-une représentations.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer ma lettre, autant dans l'intérêt d'un auteur qui honore notre ville par son caractère et son talent, que pour rendre hommage à sa *virté*.

Agnez, etc.  
E. BARDOU,  
Artiste du vaudeville.

C'est avec plaisir que nous avons inséré la lettre de M. *Bardou* ; mais nous croyons devoir faire remarquer à nos abonnés que cet auteur est le compatriote et l'ami de celui dont il se constitue le panégyriste.

En disant que la dernière production de M. *Léon Guillard* avait été moins malheureuse, que ses devancières, nous n'avons pas prétendu mettre plutôt en cause *Femme et Maîtresse*, que les *Jacobites* ou *Achébar*. Il est possible que *Femme et Maîtresse* ait obtenu quelque succès sur le théâtre du vaudeville ; mais ce succès ne serait-il pas dû aux artistes qui remplaçaient les principaux rôles ? M. *Bardou* lui-même ne pourrait-il pas en revendiquer une bonne part ? Nous avions lu *Femme et Maîtresse*, nous venons de le relire, et, s'il nous est permis de manifester

Et pourquoi y sont-ils habitués? C'est qu'ils savent que le public les récompensera de leurs efforts, tandis qu'il les punira s'ils y manquent. De là la décade cet axiome: *L'acteur sera ce que le public le fera.*

Rendez-lui justice, il fera des progrès; n'y faites pas attention, il se corrompra.

2<sup>e</sup> La seconde cause de la décadence du talent découle immédiatement de la première. L'acteur qui voit que le public ne lui rend pas justice des efforts qu'il fait pour s'élever, se relâche peu à peu et finit par apprendre machinalement ses rôles, en disant: « Je n'en serai pas plus mal récompensé. » Ceci devient bientôt chez lui une habitude, et plus tard, lorsqu'il veut par hasard sortir de cet état de croûte, il a moins de courage et plus de peine.

Je sais qu'à mes raisonnements on fera cette objection, que souvent le public peut juger fausement, et que, s'il faut que l'acteur se conforme toujours aux idées des spectateurs, cela l'entraînera souvent dans une fausse voie. A cette objection, je répondrai que l'erreur ne s'emparera jamais de la masse; quelques personnes pourront faillir, mais il se trouvera toujours des esprits éclairés dont l'approbation entrainera celle des esprits douteux.

A ces deux causes principales s'en joignent deux moins importantes et qui n'ont pas besoin de développements. D'abord, l'absence des auteurs, qui ne peuvent indiquer aux acteurs toutes les nuances de leurs rôles. Le seul remède à cela, c'est d'avoir un régisseur connaissant parfaitement la scène, et assez instruit pour juger de l'esprit des pièces qu'il faut répéter.

Une autre cause de décadence, c'est la multiplicité d'emplois qu'un acteur de province est obligé de remplir, afin de se mettre dans les bonnes grâces de son directeur, qui pousse la varicelle des économies jusqu'à supprimer des emplois indispensables. Ainsi, tel acteur devra jouer par complaisance les ténors sérieux, les Philippe, les Massol, comme tel autre, par clauses d'engagement, les Arnal, les Bouffé, les Odry, les Vernet; et il faudra qu'il se plie à tant de rôles différents, ce qui le tuera; d'ailleurs, de ces divers genres, il y en aura un qu'il préférera et qu'il cultivera au préjudice des autres.

Enfin, une dernière cause, c'est la prodigieuse quantité de pièces qui se jouent en province. Tel théâtre seul joue le répertoire de sept ou huit théâtres de Paris. Comment voulez-vous qu'avec une telle rapidité, on ait le temps d'approfondir un rôle, d'en étudier tout l'esprit, de se rendre compte de toutes ses nuances? C'est impossible. La conséquence de tout ce que je viens de dire, c'est que, pour avoir de bons acteurs, il faut d'abord les encourager toutes les fois qu'ils le mériteront, soit par leur jeu, soit par leur diction, soit par leur tenue, et ensuite ne pas les décourager par des marques d'improbation, sans prendre en considération le peu de temps qu'ils ont pour étudier un rôle, et souvent aussi la différence qu'il y a entre leurs moyens et les emplois qu'ils sont obligés à jouer.

## DÉLIRÉ POUÉTIQUA.

A Mlle CLARA R...

CLARA, coumna l'aygagé, oy, la douça prièra,  
Tombo pertout,  
E pioy quan s'espândis sus l'hommé é sus la terra,  
Réfrésqua tout.  
Oh! la musa d'Young dins toum ama o prés plaça,  
Sacha béni  
Diou qué l'o mandada, — é l'o fach uno traça  
D'âou l'avéni.

Diga-mé, sérios pas, sorré dé los couloumbas,  
L'Anjo Assaré,  
Qué quan la niché parés per prégo sus dé toumbas  
Quitto lou ciel?  
Anén, digo-mé-z'ou, car lou nouuds qué mé lio  
A toum accor,  
Coummo tus mé rénd tristé — é la mélancoulio  
Claoufis moum cor.

T'aymé sans té counnouyssé, anjo, fado ou sylphido,  
D'aquéll amour  
Qué l'hommé résséint quan désarto la vido  
Per un toujour;  
Quan al elot o jittat sa dépoïho mourtello  
E qu'âladou  
Soun amo pré'n lou vol d'âou sa vido éternello  
Qu'és in-soum.

Sé pouidio dérabé dé plumas dé tas alas,  
M'énroulario.  
Enco dé las Péris, viejras orientalas,  
Té révévyio.  
E mé dirios: — m'amour; — é té dirio: — ma chéva...  
Révé trop bé!  
Fougis: car stoy d'un sang qu'appartén à la terra  
Lou siouéni à ciel.

Péceayré, ma rasou dins yéou sé déstrantaïlla  
Tus, qu'as la fé,  
Sé la méditatio dins toum ama varaïlla,  
Clara, plang-mé.  
Sé l'Angelus lou vespré énvita à la réctéto,  
En d'aquéll soun,  
Sé prégos per lous morts\*, prégo per yéou, pouéto!...  
N'ay tan bésoun!  
J.-A. PEYROTTEs, Potier de terre.  
Clermont-l'Hérault, 1<sup>er</sup> juin 1843.

## LES PROCESSIONS.

C'est chose curieuse à voir que cette foule qui se presse tous les jours pour assister à ces pompeuses promenades du catholicisme dont l'an de grâce 1843 nous a gratifiés. Les campagnes elles-mêmes, avaient fait irruption

\* Cette pièce de vers a été faite après la lecture d'une ode élégiaque, intitulée: *Sur une tombe*, par Mlle Clara R....

dans notre religieuse cité. Cette macédoine de costumes, ce pot-pourri de conversations interrompues m'amusait comme tant d'autres, et comme tant d'autres, je m'en allais sans but et sans idée fixe, lorsque j'avisai pour mes menus plaisirs, un groupe de villageois présidé par un pédagogue. C'était, j'en suis certain, un savant maître d'école. Je le reconnus à son air doctoral, à sa redingote brune et singulièrement râpée, surtout des manches, à son chapeau dont la forme me parut remonter à l'invasion anglaise, mais surtout à sa large bouche démesurément agrandie par le continuel exercice de sa double profession de maître d'école et de chanteur au lutrin. Il paraissait jouir d'une grande influence sur ses auditeurs, car, au moment où j'approchai, leur silence était vraiment religieux, et leurs faces bouffies exprimaient l'étonnement et l'admiration. Nous étions devant une de ces tapisseries de haute lice qui sortent des greniers à l'époque des solennités publiques. Par un singulier hasard, presque toutes ces tapisseries représentent des sujets mythologiques qui grimacent aux yeux des passants, et semblent narguer, au nom des augures, les apôtres du Dieu vivant. Celle qui excitait la verve de mon savant, représentait le combat de Bellérophon contre la chimère.

Voyez-vous, disait-il, ce monstre avec cette longue queue et ces griffes, c'est Satan; ce cheval que vous apercevez là-haut sur un cheval ailé, c'est saint Michel; et cette femme qui est à côté du démon, c'est une âme qu'il voulait livrer aux flammes éternelles, mais que saint Michel vient lui disputer. Les paysans enchantés prenaient goût à la conversation, et cherchaient des yeux ce qui pourrait leur paraître susceptible d'une démonstration scientifique. La promenade reprit, et je suivis, demandant au hasard de venir à mon aide et de ne pas mettre sitôt un terme à ma naissante admiration. Une autre tapisserie m'apparut, et j'avoue que ce moment fut pour moi plein de charme. Celle-ci représentait le passage du Granique par Alexandre. Aussitôt mes villageois, qui ne cherchaient qu'à s'instruire en demandant l'explication. Mon savant se moucha, toussa, et, grossissant sa voix sonore, il répondit: Voyez-vous, mes enfants, ceci vous représente le passage de la Mer Rouge. Celui que vous voyez devant et à cheval, c'est Moïse. Ne vous étonnez point de le voir à cheval, c'est une fantaisie de l'ouvrier, qui crut sans doute que cela était plus convenable; mais en cela il se trompa, car l'écriture nous dit que Moïse passa la Mer Rouge à pied sec, ce qui prouve qu'il n'était pas à cheval. Quant à la mer, si elle n'est pas ouverte, cela tient à ce qu'il était impossible de la faire voir sans la représenter; il fallait donc qu'elle y fût, et voilà pourquoi elle y est. Vous voyez aussi qu'elle n'est pas bien grande, puisqu'on en voit les deux bords; mais on ne pouvait faire autrement sans avoir une toile grande comme d'ici à Saint Jean de Védas. Tout cela était fort clair, et je me hâtai de partager l'enthousiasme général. Mon savant, flatté de ses triomphes, était si convaincu de la vérité de ses démonstrations et croyait tant à son infail-